

Précarités des équilibres

Ch. Waligora : *Vous avez imaginé un monde qui se situe en marge de la réalité. Un monde fragile, aux accents poétiques. Vous avez souvent évoqué votre travail de sculpteur, rarement la manière dont vos figures sont nées dans votre imaginaire. Peut-être accepterez-vous d'évoquer ici ce qui vous inspire et ce que traduisent vos sculptures. Dans un texte où vous évoquez votre travail à la cire directe, vous en parlez en ces termes : «J'ai trouvé dans la technique ancestrale de la "cire directe" la seule manière de faire exister durablement les figures légères et fugitives qui me trottent dans la tête. Elles se laissent parfois apprivoiser à la limite du visible ... »*

Jeanne Bouchart : Il me paraît très difficile de parler de mon travail. Les sculptures parlent d'elles-mêmes. Les mots sont inadaptés et c'est certainement pour cette raison que je fais de la sculpture. Mais si je dois expliquer ma démarche, j'apporterai un éclairage qui me paraît essentiel sur les conditions de leur naissance. Le procédé révèle beaucoup par lui-même. C'est avec des végétaux, des brindilles et des feuilles que je joue, laissant errer mon esprit dans le jeu de leurs formes. Le mouvement est donc, en un certain sens, préexistant dans les matériaux que je combine ensemble jusqu'à ce que quelque chose se passe. Les figures se laissent entrevoir au fur et à mesure, je les devine. C'est ensuite que vient un travail de cache-cache plus ardu : donner à voir aux autres ce que je devine. Mais ces choses sont timides et ne se laissent pas attraper facilement. Il s'agit de les apprivoiser sans les contraindre, de leur donner les moyens d'être vues. Elles apparaissent comme par hasard et un rien suffit à les faire disparaître également. J'essaie de les amener doucement sans les brusquer vers le monde du visible. Quand enfin elles existent à l'atelier, c'est sous une forme extrêmement fragile et éphémère, toutes vivantes, prêtes à bouger, à se déformer, à retourner à leur état de « tas de détritux » sur le sol. Elles ne peuvent survivre en l'état. C'est à ce moment-là, que je les emmène à la fonderie. La technique de la cire directe implique un procédé très risqué : toute fragile qu'elle est, elle sera ensevelie dans du plâtre réfractaire, entourée d'un réseau d'aérations et d'alimentations. Ce sarcophage sera mis au four à très haute température ce qui permettra à la matière de disparaître en fumée. À ce moment, elle n'existe plus du tout, sauf par le vide qu'elle a précisément laissé dans le plâtre. C'est là-dessus que je voudrais insister ! Ensuite, par le réseau d'alimentations, le fondeur injectera le bronze en fusion, qui viendra prendre la place de cette trace laissée par l'oeuvre disparue, lui redonnant corps. Une fois refroidi, le moule est cassé pour libérer la figure réincarnée. Il arrive fréquemment que certaines parties manquent. C'est toujours une surprise. Il faut parfois reprendre, refaire. Les bronzes gardent ainsi une nature vulnérable, à la limite de l'absence qui a beaucoup de sens pour moi. Elles ont néanmoins acquis dans cette mutation la densité qui leur permet d'exister dans l'espace réellement et de faire partie du monde du visible et du sensible. On pourra la toucher, la transporter et chacun pourra y voir ce qu'il veut, l'interpréter et se l'approprier.

Ch. Waligora : *Dans cette perspective et puisque vous abordez le problème de l'interprétation personnelle, n'avez-vous pas tendance à mythifier vos figures ? Je pense à Strix, par exemple, ou encore à cette Barque représentant un enfant-épis de maïs étendu, endormi, également cet autre*

personnage au corps de brindilles, bondissant et écartant ses mains... Ces figures ressemblent à des êtres qui se situent au-delà de la nature humaine et que l'on rencontre dans tout un pan de la littérature qui sublime des créatures légendaires.

Jeanne Bouchart : Pour ma part, j'y mets beaucoup de choses. Elles sont chacune très multiples et je ne cherche surtout pas à représenter une chose précise. Je constate parfois avec surprise que ceux qui regardent y prêtent une intention unique. La représentation d'une personne, d'une race ou une situation précise. Par exemple, il m'est arrivé - comme j'ai fait beaucoup d'animaux - qu'on me parle de « mon lévrier » ou de telle ou telle race précise de félin rare et totalement inconnue de moi, ou encore d'un squelette que j'aurais intégré. C'était particulièrement flagrant sur une pièce que j'ai réalisée en 1994, deux figures sur une poutre, qui s'intitulait *Equilibre à deux figures en mouvement*. J'ai été assez étonnée de voir, lors de sa première exposition, que chacun était convaincu d'y voir un homme et une femme, et le plus surprenant était que là où certains y voyaient sans conteste l'homme, d'autres y voyaient la femme. C'était assez drôle. Je me situais très loin de toutes ces projections. Pour moi, *Equilibre* était une image de tension entre plusieurs éléments à l'intérieur d'une même pensée, image à la limite d'un déséquilibre qui crée le mouvement. Mes personnages aux yeux clos, les barques par exemple, sont parfois perçus comme morbides. Pour moi, on est dans un sujet beaucoup plus riche et multiple puisqu'il s'agit de métamorphoses, de passage d'un état à un autre, ce qui inclut évidemment la mort, mais aussi la naissance, l'abandon ou encore le voyage pour un monde inconnu, les différentes étapes de la vie. Beaucoup de cultures à travers le monde ont généré des mythes où l'enfant est abandonné au fleuve ou à la mer, à son destin. Ils sont frêles et de morphologie indéterminée, emmitoufflés dans un voile végétal fragile, résumés à leur substance essentielle. À propos des mythes et d'une éventuelle mythification, j'ai déjà utilisé à plusieurs reprises le motif de « la sphère », que j'appelle aussi « bousier » et qui rappelle, bien sûr, le mythe de Sisyphe. Mais ce n'est pas seulement ça. Ce n'est qu'une des facettes. Je pense que les mythes prennent leur source dans des profondeurs où justement il n'y a pas de mots. Et c'est de ces profondeurs-là que je tire mon inspiration. Quelle que soit la culture dont on est issu, l'image va bien au-delà de la mythologie de chacune d'elles, si l'on veut regarder ce qui nous est donné à voir. Les mythes sont universels, ils proposent une transposition souvent poétique de ce qui préexiste dans la réalité et dans la nature.

Ch. Waligora : *Certains titres vont dans le sens d'une mythification imprécise, insituable : Pycm, Thal, Pass, Urak, Madé, Strix...*

Jeanne Bouchart : Les nommer est un exercice presque impossible pour moi. L'œuvre devient alors - et trop souvent - une illustration du titre. Les noms pervertissent le regard. C'est la raison pour laquelle, je m'attèle à ce qu'ils restent énigmatiques. Ils fonctionnent comme une porte derrière laquelle il se passe tout autre chose. Mes titres doivent être décalés le plus possible et parfaitement déconnotés. Certaines de mes sculptures sont, en effet, personnalisées par des « prénoms » que j'invente et compose à partir de mots existants provenant de différentes langues souvent mélangées. J'essaie en tout cas, qu'ils ne représentent rien de précis, qu'on ne sache pas ce que c'est. Il faut de toute façon, mettre un mot sur chaque œuvre pour les différencier, mais ces

titres doivent rester ouverts de façon à ne pas influencer le regard. La sonorité et ce qu'elle évoque vaguement est alors très importante.

Ch. Waligora : *Vos figures sont des petites chimères à l'écho d'éternité, ce sont des fragments d'éternité qui assurent une confusion des genres et des règnes humain, animal, et végétal.*

Jeanne Bouchart : Cette figuration s'est imposée d'elle-même, sans aucune préméditation. Je ne représente pas un humain mais une idée, une vision brute qui est librement interprétable. Il ne faut donc pas que les choses soient trop déterminées. Elles sont une essence. Ce sont aussi des promenades ou des rêveries intérieures. S'il faut qu'un de mes personnages ait des ailes, il en aura, inversement des grandes pattes ou des grandes oreilles. Si cela manque, je les ajoute. Parfois, il n'est pas utile de mettre cinq doigts... Je m'arrête cependant toujours avant qu'il n'y en ait trop. Il suffit de peu pour faire apparaître cette essence et dans ma technique il suffit de tout aussi peu pour faire la disparaître également. Tout en étant imaginées et façonnées avec des matériaux fragiles et dégradables, mes sculptures et ce qu'elles représentent ne se dégradent pas, rien ne meurt. Je récupère des végétaux qui sont des traces du vivant. Ils sont partis de rien, ont eu une croissance due à la lumière, se sont épanouis etc. Ils sont tous très différents les uns les autres. Lorsque je les intègre dans mon travail, je leur donne une seconde existence, une autre expression, une autre vocation, qui célèbre peut-être un peu la première. La nature est merveilleuse, ce que j'y vois et récupère entre en correspondance avec mon travail, m'inspire ou m'aide. J'utilise ces végétaux tels qu'ils sont, avec leur finesse, leur souplesse, leur fragilité. Ils concourent ainsi à faire une œuvre. Ce qui me plaît est que je n'ai pas l'illusion de tout maîtriser. Je m'allie à d'autres éléments et dans ce cas-là, je ne suis moi-même qu'un médium...

Ch. Waligora : *Le vivant, cette valeur est chez vous essentielle...*

Jeanne Bouchart : Je suis une éponge qui absorbe une quantité incroyable de choses et qui en ressort une sensation un peu brutale. Je ne cherche pas à contrôler ce phénomène. J'ai une certaine vision de l'humain. Mes personnages incarnent ma façon de ressentir. Le fait d'être vivant est un mystère que je ne comprends toujours pas. Être vivant, naître, n'être que de passage sans que l'on sache le pourquoi du comment est une vraie source d'interrogations. Les images que nous livre la société actuelle nous cachent l'essentiel : la vie et la réalité de la vie, la naissance, la mort, la vieillesse, la souffrance, etc. Mes sculptures tendent à nous mettre face à ce que nous sommes. Nous sommes multiples, nous faisons partie d'un ensemble et d'un système qui nous dépasse complètement. La fragilité de mes œuvres et de ma figuration est la nôtre. Après tout, dans la réalité, il suffit d'un rien pour que la vie s'arrête. Nos petits actes au quotidien ont des conséquences démesurées sur la vie qui est miraculeuse sur notre planète. Elle ne tient qu'à un fil et seule une prise de conscience intime de tous pourra permettre de réapprivoiser notre terre malmenée. Une réflexion intime sur le vivant est nécessaire.

Ch. Waligora : *Vous m'avez parlé de la précarité des équilibres, du mouvement et de votre fascination pour le corps humain et sa structure anatomique. Tout semble être mis en espace*

autour d'un vide « structurant » qui est souligné par la forme ou « apparence », par ce revêtement sensible... Est-ce une façon pour vous d'amener une présence ?

Jeanne Bouchart : Je m'intéresse à l'anatomie et aux squelettes depuis longtemps. J'aime bien savoir comment ça fonctionne, qu'il s'agisse d'un corps animal, végétal ou humain. C'est tellement parfait dans la nature... J'ai toujours essayé de comprendre comment tout cela était possible. Dans ma sculpture, je veux éviter toutes fioritures, aller à l'essentiel. Je tiens à ce que la colonne vertébrale de l'œuvre reste visible et que l'espace délimité par elle soit ouvert. La technique devient essentielle : c'est la réponse à la question : Comment ces êtres tiennent, comment souligner cette substance qui est rien ? J'aime qu'on puisse entrer dans son espace intime et l'habiter comme on habite une maison. Elle est mise à nu, on doit pouvoir y circuler, s'y promener. Techniquement, je travaille la matière et les limites d'équilibres sont de vraies limites, concrètes, qui posent toute une série de problèmes. Cela peut paraître assez sec, mais je souhaite montrer ce qu'il y a l'intérieur, ce qui fait que la figure tient debout... L'œuvre produite, et la sculpture en général, a des conséquences dans l'espace qu'elle occupe bien au-delà de la temporalité de son créateur, et des différents acquéreurs dans la réalité. Je souhaite que chacun ait accès à elle, nue. Elle a et est une présence, possédant une vie qui est intrinsèque à l'objet. Elle va habiter l'espace. Ce n'est pas une image, ni une représentation. Elle doit avoir une densité intérieure. Son image n'en est qu'une partie, le revêtement sensible et visible. Elle est infiniment plus. Sa présence est parfois même dérangeante. Fabriquer ces sortes d'objets est une responsabilité. Il s'agit de faire exister des choses qui prendront une place dans cet espace visible et tangible qu'est la réalité. Mais, au fond, pour moi, parler de la sculpture c'est gâcher, donner un point de vue avec des outils qui ne sont pas les miens. L'œuvre sera biaisée par les mots. La sculpture est un autre langage qui s'adresse à une autre part de nous-mêmes, celle qu'on cache, celle qui n'existe pas en mots. Sinon, je ferais de la poésie...